

La politique et l'action militaire.

Quel caractère, un caractère politique ou un caractère militaire, donnerons-nous à notre ouvrage ? Nous le ferons partir du point où la politique devient une question d'action militaire et sous cet angle il envisagera la politique. A première vue cela peut paraître une contradiction, car ce n'est pas la politique qui est au service de l'insurrection mais l'insurrection qui est au service de la politique. En réalité, rien dans cela ne se contredit. L'insurrection dans son ensemble sert évidemment les buts principaux de la politique prolétarienne. Seulement lorsque l'insurrection est déclenchée, c'est la politique du moment qui, tout entière, doit lui être subordonnée.

Le passage de la politique à l'action militaire et la jonction de ces deux alternatives créent généralement de grandes difficultés. Nous savons tous que le point de jonction est toujours le plus faible. Nous nous en sommes quelque peu rendu compte ici-même. Un camarade a démontré, par une méthode à rebours, combien il est difficile de combiner la politique et l'action militaire. Un autre camarade est venu ensuite aggraver l'erreur de son prédécesseur. Si l'on en croit le premier de ces camarades, Lénine aurait contesté en 1918 l'importance de l'armée rouge sous prétexte que de la lutte qui mettait aux prises les deux impérialismes rivaux découlait notre salut. D'après le deuxième nous aurions joué soi-disant « le rôle du troisième larron ». Or jamais Lénine n'a tenu et n'aurait pu tenir ce langage. Il est certain que si nous eussions eu affaire, au moment de la Révolution d'Octobre à une Allemagne victorieuse et que la paix eût été conclue, l'Allemagne n'eût pas manqué de nous écraser

quand bien même nous eussions disposé d'une armée de trois millions d'hommes, car ni en 1918, ni en 1919, nous n'aurions pu trouver les forces capables de se mesurer avec des armées allemandes triomphantes. Dans ces conditions la lutte entre les deux camps impérialistes fut notre principale ligne de protection. Mais dans les cadres de cette lutte nous aurions pu trouver la mort cent fois si en 1918 nous n'avions pas eu notre embryon d'armée rouge. Est-ce parce que l'Angleterre et la France paralysaient l'Allemagne que le problème de Kazan a été résolu ? Si nos soldats rouges n'avaient pas défendu Kazan, s'ils avaient ouvert la route de Moscou aux mercenaires de l'armée blanche, on nous aurait coupé la gorge et on aurait eu raison. A ce moment nous aurions eu beau jeu à faire figure de « troisième larron » avec... la gorge tranchée. Lorsque Lénine disait : « Militants qui travaillez dans l'armée, n'exagérez pas votre importance ; vous représentez un facteur dans la complexité des forces, mais vous n'êtes ni notre unique, ni même notre principale force ; en réalité nous nous maintenons grâce à la guerre européenne, qui paralyse les deux impérialismes rivaux », il se plaçait au point de vue politique. Mais il ne s'ensuit pas qu'il contestait « l'importance de l'armée rouge ». Si nous appliquons cette méthode de raisonnement aux problèmes intérieurs de la révolution, nous aboutissons à des conclusions très curieuses. Prenons notamment la question de l'organisation des formations de combat. Un parti communiste dont l'existence est plus ou moins illégale charge son organisation militaire clandestine de former des centuries. Qu'est-ce que représente au fond quelques dizaines de centuries ainsi constituées par rapport au problème de la prise du pouvoir ? Si l'on se place à un point de vue social, historique, la question du pouvoir se décide par la composition de la société, par le rôle du prolétariat dans la production, par sa maturité politique, par le degré de désorganisation de l'Etat bourgeois et ainsi de suite. En réalité, tous